

MARGUERITE DURAS

LES YEUX BLEUS
CHEVEUX NOIRS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A QUATRE
VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR VELIN CHIFFON DE LANA
NUMÉROTÉS DE 1 A 99 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS DU H.-C.I. A H.-C. VII

A Yann Andréa

© 1986 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-1067-0

Une soirée d'été, dit l'acteur, serait au cœur de l'histoire.

Pas un souffle de vent. Et déjà, étalé devant la ville, baies et vitres ouvertes, entre la nuit rouge du couchant et la pénombre du parc, le hall de l'hôtel des Roches.

A l'intérieur, des femmes avec des enfants, elles parlent de la soirée d'été, c'est si rare, trois ou quatre fois dans la saison peut-être, et encore, pas chaque année, qu'il faut en profiter avant de mourir, parce qu'on ne sait pas si Dieu fera qu'on en ait encore à vivre d'aussi belles.

A l'extérieur, sur la terrasse de l'hôtel, les hommes. On les entend aussi clairement qu'elles, ces femmes du hall. Eux aussi parlent des étés

passés sur les plages du Nord. Les voix sont partout pareillement légères et vides qui disent l'exceptionnelle beauté du soir d'été.

Parmi les gens qui regardent le spectacle du hall depuis la route derrière l'hôtel, un homme fait le pas. Il traverse le parc et s'approche d'une fenêtre ouverte.

C'est très peu de temps avant qu'il ne traverse la route, il s'agit de quelques secondes, qu'elle, la femme de l'histoire, arrive dans le hall. Elle est entrée par la porte qui donne sur le parc.

Lorsque l'homme atteint la fenêtre, elle est déjà là, à quelques mètres de lui parmi les autres femmes.

De là où il se tient, l'homme, l'eût-il voulu qu'il ne pourrait pas voir son visage. Elle est en effet tournée vers la porte du hall qui donne sur la plage.

Elle est jeune. Elle porte des tennis blancs. On voit son corps long et souple, la blancheur de sa peau dans cet été de soleil, ses cheveux noirs. On ne pourrait voir son visage qu'à contre-jour, d'une fenêtre qui donnerait sur la mer. Elle est en short blanc. Autour des reins, une écharpe

de soie noire, négligemment nouée. Dans les cheveux, un bandeau bleu sombre qui devrait faire présager d'un bleu des yeux qu'on ne peut pas voir.

On appelle tout à coup dans l'hôtel. On ne sait pas qui.

On crie un nom d'une sonorité insolite, troublante, faite d'une voyelle pleurée et prolongée d'un *a* de l'Orient et de son tremblement entre les parois vitreuses de consonnes méconnaissables, d'un *t* par exemple ou d'un *l*.

La voix qui crie est si claire et si haute que les gens s'arrêtent de parler et attendent comme une explication qui ne viendra pas.

Peu après le cri, par cette porte que la femme regarde, celle des étages de l'hôtel, un jeune étranger vient d'entrer dans le hall. Un jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs.

Le jeune étranger rejoint la jeune femme. Comme elle, il est jeune. Il est grand comme elle, comme elle il est en blanc. Il s'arrête. C'était elle qu'il avait perdue. La lumière réverbérée de la terrasse fait que ses yeux sont effrayants d'être bleus. Quand il s'approche d'elle, on s'aperçoit qu'il est plein de la joie de l'avoir retrouvée, et

dans le désespoir d'avoir encore à la perdre. Il a le teint blanc des amants. Les cheveux noirs. Il pleure.

On ne sait pas qui a crié ce mot qu'on ne connaissait pas sauf en ceci qu'on croyait avoir entendu qu'il venait des ténèbres de l'hôtel, des couloirs, des chambres.

Dans le parc, dès l'apparition du jeune étranger, l'homme s'est rapproché de la fenêtre du hall sans s'en rendre compte. Ses mains sont accrochées au bord de cette fenêtre, elles sont comme privées de vie, décomposées par l'effort de regarder, l'émotion de voir.

D'un geste, la jeune femme désigne au jeune étranger la direction de la plage, elle l'invite à la suivre, elle prend sa main, à peine résiste-t-il, ils se détournent tous les deux de la fenêtre du hall et ils s'éloignent du côté qu'elle a désigné, vers le couchant.

Ils sortent par la porte qui donne sur la mer.

L'homme reste derrière la fenêtre ouverte. Il attend. Il reste là longtemps, jusqu'au départ des gens, l'arrivée de la nuit.

Il quitte ensuite le parc en passant par la plage, il titube comme un homme ivre, il crie, il pleure comme les gens désespérés dans le cinéma triste.

C'est un homme élégant, mince et grand. Dans le désastre qu'il vit en ce moment reste le regard noyé dans la simplicité des larmes et l'appareil trop particulier de vêtements trop chers, trop beaux.

La présence de cet homme solitaire dans la pénombre de ce parc a fait tout à coup le paysage s'assombrir et les voix des femmes du hall diminuer d'intensité jusqu'à leur totale extinction.

Tard dans la nuit qui suit cette soirée, une fois la beauté du jour aussi violemment disparue que dans un revers du destin, ils se rencontrent.

Lorsqu'il entre dans ce café au bord de la mer, elle est déjà là avec des gens.

Il ne la reconnaît pas. Il ne pourrait la reconnaître que si elle était arrivée dans ce café en compagnie du jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs. L'absence de celui-ci fait qu'elle reste inconnue de lui.